

Toute personnelle fin du monde

Véronique Nguyen-Duy

Numéro 124, hiver 2001–2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/55884ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Nguyen-Duy, V. (2001). Toute personnelle fin du monde. *Québec français*, (124), 102–103.

Toute *personnelle* fin du monde

VÉRONIQUE NGUYÊN-DUY



*Je suis allée là où je sais qu'elle attend
sous le marbre et sous la neige.
J'ai dit : « Mère, j'ai peur ; le tonnerre et la foudre ;
je n'y arriverai pas seul. »
Elle m'a dit : « Je serai à tes côtés, mon châte autour de toi,
et ma main sur ta tête lorsque tu marcheras. »
Et la nuit est venue ; et tout était très calme ;
je voulais que la nuit continue à jamais,
mais elle m'a dit : « Retourne, retourne dans le monde ».
Leonard Cohen, *La nuit vient*.*

Un matin, vous vous levez et vous réalisez. Une peine d'amour, une séparation, une mort ; peu importe. Le lit, la chaise au bout de la table, la tête ; tout est vide. Ce qui prend désormais toute la place c'est l'absence. *Rien* n'est pareil. Ce qui pèse désormais de tout son poids c'est l'irrémediabilité. Rien ne sera *jamais plus* pareil. Le destin vient d'arracher un étage de votre château de carte qui vacille avant de s'écrouler en un nuage de larmes. *Dehors*

pourtant, le soleil d'automne projette toujours sa lumière oblique, les feuilles frémissent toujours sous les pieds et le vent pousse toujours les gens vers leurs affaires. Dans toute cette vie, dans tout ce monde, votre peine incommensurable s'avère incommunicable. Vous êtes seuls avec votre drame, seuls avec votre *toute personnelle fin du monde*¹.

Combien de ces petites morts de l'âme ? Combien de ces tragédies banales ? Trop, j'imagine, pour même l'imaginer. Des milliards d'humains qui, chaque jour, ravalent leurs chagrins jusque dans l'oubli. « N'alertez pas les médias, n'encombrent pas les on-

des, partout sur terre à chaque seconde une fin du monde, une panne d'amour en eau profonde, une goutte de sang sur la mappemonde, une microscopique hécatombe.² »

Combien étaient-ils ce matin du 11 septembre à sourire douloureusement à leurs collègues de travail en se persuadant que la vie doit continuer, à toute vapeur, pour mieux faire taire la douleur ? Combien avaient déjà, bien avant que le premier avion ne percute la tour nord, le sentiment que leur monde venait de s'écrouler ? Combien avaient déjà, bien avant que la fumée ne se propage aux étages supérieurs, l'impression d'étouffer ? Combien avaient déjà, bien avant de sauter,



*Cette année-là l'imaginaire
Prenait des couleurs incendiaires
Visage hurlant derrière le verre
Les enfants dessinaient l'enfer*



l'impression de tomber dans le vide ? Autant de questions qu'on n'ose jamais poser en de telles situations.

On parle beaucoup du drame humain que constitue l'attentat du 11 septembre. On parle beaucoup des milliers de victimes de ce geste insensé. Mais on ignore les drames singuliers de ces milliers d'individus. L'un venait de tromper sa femme, l'autre pleurait encore la mort de sa mère et l'autre enfin craignait d'être, encore ce jour-là, le souffre-douleur de ses petits camarades. Des banalités, des insignifiances qui ne trouvent jamais place dans les médias car elles relèvent de la vie privée. Des banalités, des insignifiances sans lesquelles, pourtant, un individu n'est alors qu'une victime.

Dans le processus discursif qui consiste à construire de toutes pièces une victime, il y a toujours, paradoxalement, une certaine forme de déshumanisation. C'est du moins la thèse que défend Jean-Claude Guillebaud, auteur de l'ouvrage *Le principe d'humanité* (Seuil, 2001). « Il faut se méfier de l'indignation et des ostentations médiatiques. Celles qui propagent d'une autre façon la rhétorique victimaire. [E]n cadrant la victime en plan serré, l'imagerie humanitaire détache littéralement celle-ci du réel. Elle néglige tout le reste, le contexte, les compléments, les ajouts qui sont tenus hors-champ. Faisant cela, elle rompt tout lien entre la victime et sa propre appartenance, sa dignité. [...] Le « gibier » humanitaire est [alors] simple prétexte à affliction, détresse pitoyable et même infra-humaine. Il est objet de pitié et non sujet de droits¹. » La figure du citoyen est ici remplacée par celle, médiatiquement plus rentable, de la victime.

Ici, la rhétorique victimaire aurait donc pour effet d'évacuer le contexte social, économique et politique et, partant, de favoriser une indignation aveugle, une morale manichéenne et une compassion armée. « Fait-on de la géopolitique devant une mère qui tient son enfant mort ? Rien n'est plus évident que le mal. C'est un absolu. Un enfant meurt, tout est dit². » Ne reste qu'à envoyer des troupes armées pour secourir ou même punir. Mais « les armées sont rarement entraînées à marcher sur des œufs³ » et, quelques reportages télévisés plus tard, les bons sont devenus les salauds, les victimes changent de camp, l'horreur escalade des sommets et, dans toute cette confusion, les victimes s'accumulent sur le tas de décombres. Il faudrait donc, toujours selon Guillebaud, « se méfier de l'indignation et des ostentations médiatiques⁴ »

ou, en d'autres termes, de la détresse cathodique et de la pitié qu'elle provoque.

Mais ce que semble ignorer cet auteur, c'est que la rhétorique victimisante peut aussi pécher par excès contraire. En percutant les tours jumelles du World Trade Center, les pilotes-terroristes ont fauché des milliers de vies. En diffusant en boucle des images de l'attentat, de foules en pleurs ou en liesse, en multipliant les supputations stratégiques et les analyses géopolitiques, les médias ont aussi enterré des milliers de singularités sous une tonne de béton. Des milliers de rêves et de désillusions, des milliers de joies et de peines, des milliers de consciences et d'inconsciencés anéantis. Triplement anéantis. Par la mort, bien sûr, que rien ne peut justifier. Par le nombre, aussi, qui retient toute l'attention et nous empêche de penser la singularité. Par le spectaculaire, enfin, qui confine à la fascination et nous empêche de penser le privé. Cette fois, c'est l'individu qui est évacué au profit de la figure symbolique de la victime.

Les lucarnes de l'horreur réduisent donc l'humanité des victimes en extension et en profondeur puisque les victimes perdent leur portée sociale et leur épaisseur individuelle. Elles ne sont que des tokens-victimes interchangeables dans la grande célébration de notre indignation et de notre compassion. « L'indignation pharissienne ressasse, pleurniche, mais ne raisonne pas ; elle invective, elle diabolise, mais elle ne pratique pas elle-même la vertu. Pourtant, les tripes ne remplacent pas le cœur, ni la sensiblerie la vertu, ni le moralisme la morale. L'indignation n'a de sens que si elle ouvre la voie à l'engagement moral⁵. » Et ici, aucun engagement, si ce n'est celui de rester à l'écoute pour assister, encore et encore, à l'effondrement des tours, à l'effondrement de la bourse, à l'effondrement d'un rêve. Aucun engagement hormis celui de regarder, encore et encore, les rares images de cette guerre juste dont il apparaît de plus en plus qu'elle n'est juste qu'une guerre. Aucun engagement sauf celui de suivre le courant de l'indignation en cherchant, encore et encore, de nouvelles victimes pour exacerber notre pitié, voire notre haine.

Dans tout ce flot d'images, dans cette rafale d'explosions, d'incendies et de débris, un homme et une femme, se tenant par la main, captés sur le vif dans leur plongeon désespéré vers la mort qui les attend cent étages plus bas. Avec cette séquence, les médias auraient, de l'avis général, dépassé la limite du sensationnalisme et du mauvais goût. Un minimum de décence et de respect pour les

victimes et leurs proches aurait dû leur interdire de diffuser de telles images. Même dans la catastrophe et dans l'horreur, il y a des limites que l'on ne devrait pas dépasser.

Pourtant, ces images sont certainement parmi celles qui ont le mieux rendu aux victimes leur poids d'humanité. Cet homme et cette femme, avant d'être de simples figurants dans le tas de débris, étaient des individus aux prises avec leur souffrance, leur désillusion et leur désespoir, mais capables aussi, jusque dans l'horreur, d'exercer leur libre-arbitre là où tout semblait pourtant joué d'avance. Ils ont sauté, main dans la main, et leurs frêles silhouettes ont disparu à une vitesse vertigineuse.

Ce qui choque dans cette séquence, c'est précisément ce qui rend toutes les autres banales : l'humanité et l'individualité de ces deux personnes. Impossible de ne pas se demander ce qu'ils étaient, ce qu'ils faisaient, quelles étaient leurs toutes personnelles fins du monde avant, *juste avant*, que le premier avion ne percute la tour. Impossible d'oublier que ces deux victimes étaient un homme et une femme. Impossible alors de s'indigner. Comme le dit Bernanos : « Il faut pleurer, parce que c'est la seule réponse efficace [et j'ajouterais décente] à certaines contradictions les plus féroces, à certaines incompatibilités essentielles de la vie, simplement enfin parce que l'injustice existe, et qu'il est vain de la nier ».

Notes

- 1 Tiré de la chanson « Toute personne fin du monde » de Michel Rivard, *Maudit Bonheur*, Audiogramme, 1999.
- 2 *Ibid.*
- 3 J.-C. Guillebaud, « La lucarne de l'horreur », *Le Nouvel Observateur*, Hors-série : Indignations, octobre 2001, p. 25.
- 4 *Ibid.*
- 5 *Ibid.*
- 6 *Ibid.*
- 7 C. Delsol, « L'indignation des pharisiens », *Le Nouvel Observateur*, Hors-série : Indignations, octobre 2001, p. 20.

Les photos sont tirées du site web de Radio-Canada (<http://radio-canada.ca/nouvelles/actualite/attentat/index.html>) sauf celles de la fillette (en-tête) et de la ville de New York qui sont été empruntées au magazine *Rolling Stone*, *A Special Issue* (9.11.01), octobre 2001.

Le dessin et le poème sont extraits du site Internet de Frédéric Beigbeder consacré aux événements du 11 septembre 2001 (<http://beigbeder.fr.fm>)

